La voie verte par Jacques Vaizy

Article du Progrès du 5 juin 1993

Le Billet...

La voie morte

Cette photo montre un aspect de la voie ferrée Saint-Affrique - Tournemire, entre les passages à niveau N° 8 (du château de Vailhauzy) et N° 9 (du mas de Barrié), sous le village de Vailhauzy. Là où ont circulé des milliers de convois chargés de gens et de marchandises, là où ont trimé des générations de cantonniers, on ne pourra bientôt plus passer à pied tant les ronces auront prospéré, barrant de leurs lianes enchevêtrées la tranchée profonde que parcouraient les trains.

Et j'éprouve, à la vue de ce spectacle affligeant, une profonde mélancolie. Car la voie a été, pour ceux qui ont vécu leur jeunesse à son contact, un domaine enchanté.

C'était plutôt le domaine du train, me direz-vous, de la Compagnie, puis de la SNCF. Oui, mais le train il ne faisait que passer, et nous connaissions ses horaires. Et on l'entendait venir de loin ! Le reste du temps, la voie était à nous. De temps en temps, nos mères garde-barrières recevaient un avis leur rappelant que le domaine de la voie était rigoureusement interdit à la circulation des particuliers, et qu'elles devaient en chasser les intrus qui le parcouraient sans motif de service, que des contrôles seraient exercés et que des sanctions seraient prises en cas d'inobservation de ces directives.

Moi, j'aurais très bien vu ma mère faire le gendarme dans le petit chemin de service bordant la voie, arrêter un pêcheur qui l'empruntait pour gagner le ruisseau, faire détaler Marie qui allait arracher pour ses lapins de la « frète-pinte » entre les traverses. Mais elle me disait : « Non, je ne peux pas faire ça ! ». Je tremblais qu'un jour, quelque inspecteur suive le sentier à pied pour voir si la garde-barrière l'arrêtait ! Heureusement, nous n'en avons jamais vu aucun ! Ce qui fait que, en dehors du passage des trains, la voie était à nous.

Ceux qui n'ont jamais fréquenté les rails, le ballast, les traverses et les coussinets ne peuvent pas imaginer les activités et les jeux qu'on peut en tirer. Pour l'animation, comme on dit aujourd'hui, nous étions servis !

Marcher entre les rails, en posant ses pieds sur les traverses, c'est facile mais fatigant en raison de l'écartement différent de celles-là. Cela vous casse le rythme mais vous attire irrésistiblement toujours plus loin : « Je vais jusqu'au pontil... jusqu'au noyer de Joseph... ». Quelquefois, nous faisions la course.

Plus difficile est de marcher sur les rails. C'est une question d'entraînement. Il y avait des cantonniers qui inspectaient leur secteur en empruntant uniquement ce chemin étroit et glissant. Car les rails luisaient alors ! Aujourd'hui, sur l'acier rouillé, nous tiendrions davantage de temps (si nous étions restés aussi agiles qu'alors !). Nous jouions à celui qui irait le plus loin : on comptait les rails, c'était commode, chacun mesurait 5 mètres. Ensuite, on remplaça ces rails courts par d'autres, longs de 11 mètres. On s'entraînait aussi à courir sur une certaine distance, en chronométrant de la voix : « 1, 2, 3... ». Il s'ensuivait quelques bosses et égratignures au contact brutal du ballast.

Le petit sentier qui longeait la voie, de part et d'autre, était notre piste cyclable personnelle ou presque. Nous la connaissions parfaitement, avec ses douces portions sableuses, ses passages caillouteux, une rigole à franchir. On n'y croisait pratiquement personne.

Ce domaine de la voie ferrée était une source intarissable de matériaux pour nos jeux. Il y traînait toujours des tirefonds au rebut, des coussinets, des cales et surtout ces minces plaquettes de bois qui servaient à renforcer un coin trop mince. Sur les traverses, était cloué un petit carré de fonte qui portait un numéro, celui de l'année où avait été posée la traverse. Le clou branlait quelquefois dans le bois fendu et, sans vergogne, nous l'arrachions pour récupérer la plaquette : « Un 19 !... un 23 !... ». Une collection commençait. Sans compter que le clou lui-même était précieux.

Quant aux cailloux du ballast, ils semblaient être là exprès pour nous inviter à nous en servir. Une bouteille vide posée à douze traverses du pas de tir et c'était le début d'une compétition. Mais nous prenions la précaution de nous éloigner de la maison !

Vous devez penser que nous étions de petits polissons. Je ne le crois pas, nous étions plutôt libres, assez ingénieux et inventifs, nous avions une parfaite connaissance des lieux et de la nature en général. Nous devinions jusqu'où nous pouvions aller. Cependant, je vous conterai, la semaine prochaine, comment nous faillîmes arrêter un train !

...Jacques VAIZY